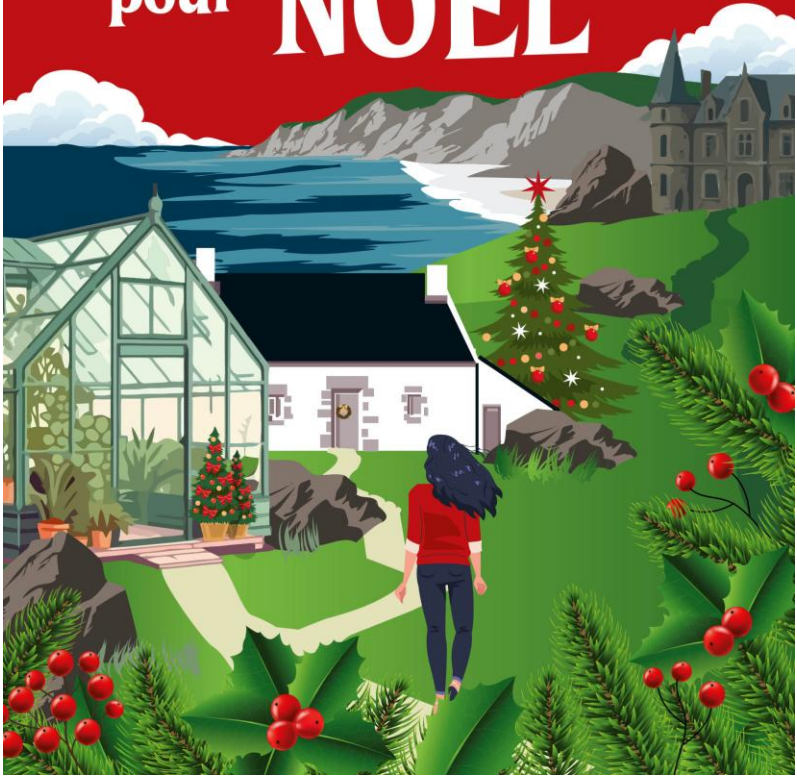
AMÉLIE PETITPAS

Tempête au beurre salé pour NOËL



Tempête au beurre salé pour Noël

Amélie Petitpas

1er chapitre offert par l'autrice

Tempête au beurre salé pour Noël

Ce livre est une fiction. Toute référence à des évènements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels seraient utilisés de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et évènements, sont issus de l'imagination de l'autrice, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.
Les erreurs qui peuvent subsister sont le fait de l'autrice.
Le piratage prive l'autrice ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leurs droits.

Copyright © 2026 Amélie Petitpas
ISBN : 979-10-984681-4-8

Dépôt légal : Octobre 2026

Correctrice éditoriale : Caroline Minic
Impression : Kindle Direct Publisher
Couverture réalisée par Studio Piaude @studiopiaude_design
contact@ameliepetitpas.fr
www.ameliepetitpas.fr
@amelie_petitpas

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni part aucun moyen, électronique ou physique sans la permission écrite de l'autrice, sauf dans les endroits où la loi le permet. Cela inclut la photocopie, les enregistrements et tout système de stockage et de retrait d'information.

Retrouve-moi sur mon site internet pour suivre les coulisses d'écriture et être le ou la première avertie de mes prochaines sorties



Abonne-toi à ma newsletters pour recevoir une nouvelle gratuite et d'autres surprises !

Pour Romain,

Chapitre 1

« Vous êtes arrivés en gare de Landerneau. Assurez-vous de n'avoir rien oublié dans le train ! »

Landerneau… Les nuages, venus de l'océan Atlantique, se sont engouffrés dans la rade de Brest, avant de poursuivre leur route pour se nicher dans la vallée de l'Elorn, tout doucement, comme de délicieuses guimauves moelleuses dans une toute petite tasse de chocolat chaud.

J'enfile mon K-way, je retire mes deux grosses valises et mon sac à dos de voyage des compartiments du TGV. Le manoir de Keranden se dresse derrière les vitres du train. Il me juge du haut de ses quatre siècles. Il rit de me revoir après tant

d'années… Tout ça pour quoi ? Que contiennent ces bagages, si ce n'est quelques affaires ? Je n'ai même pas une plante verte avec moi. J'ai terriblement honte.

Les dernières images du paysage du trajet Paris-Landerneau défilent. Keranden, le bar où mes amis et moi avons passé des soirées mémorables, surtout lors du carnaval de Landerneau. Finalement, le quai de la gare…

Ma honte, mon barda et moi descendons maladroitement du train. Je le traîne péniblement jusqu'au parking.

Il n'est pas là. Je sors mon portable et l'appelle. Pas de réponse. Inutile de lui envoyer un SMS, il ne le lira pas. Ce n'est pas très étonnant. Qu'aurais-je de plus intéressant à espérer de ma vie que de l'attendre ? Pas grand-chose.

Je cale les roues de l'une de mes valises et m'en sers comme d'une chaise. La brume des nuages m'enveloppe, mais, heureusement, il ne fait pas froid. La mélodie mélancolique d'une cornemuse se fraie un chemin à travers la douceur cotonneuse du brouillard. C'est le Bagad Bro Landerne qui répète tandis que ma honte ronronne de plaisir à mes pieds.

Je reste là, immobile, et les écoute jouer pendant une trentaine de minutes avant d'apercevoir sur le pont qui enjambe les voies ferrées le Transit blanc

que je pourrais reconnaître entre mille grâce à la bosse caractéristique sur l'aile avant gauche. Je ne l'avouerai jamais, mais il se pourrait que j'en sois responsable…

Je me lève et agite les bras pour que mon chauffeur s'arrête près de moi, mais c'est peine perdue. Il s'en va à l'extrémité du parking, à côté du bar, et effectue un magnifique créneau juste devant un groupe de jeunes gens qui fume leurs cigarettes en terrasse…

Je sais ce qu'il me reste à faire. Mon sac à dos, mes valises, ma honte et moi, on est parés. Les roulettes résonnent sur le bitume, dernier signe ostentatoire de la bonne Parisienne que j'étais devenue. Je m'arrête devant le Transit. Aujourd'hui, je ne suis plus rien, ni parisienne ni bretonne.

Mon chauffeur ne descend pas pour m'accueillir, c'est à peine s'il me fait un signe depuis l'habitacle. Je balance mes bagages dans le coffre et garde ma honte avec moi. Elle et moi, nous prenons place sur le siège passager.

— Bonjour papi.

— Bonjour ma p'tite hermine ! Allez, il ne faut pas qu'on traîne ! J'ai encore plein de choses à faire !

Lui, c'est mon grand-père. Il est plutôt petit, il doit mesurer un mètre soixante. Il a les cheveux blancs coupés courts et ses grosses mains domptent

le volant au doigt et à l'œil. J'ai à peine le temps de mettre ma ceinture que nous passons déjà sur le pont, et nous filons vers le nord. Le silence s'empare de nous, lui, par habitude, quant à moi, parce que ma honte me fait taire d'un doigt sur les lèvres.

Je regarde le paysage. Nous enjambons la route nationale 12, dépassons une zone d'activité ponctuée d'usines agroalimentaires, des champs, une ville, deux villes, trois villes. On tourne à droite et nous voici enfin arrivés.

Papi se gare devant sa maison. Le claquement des portières retentit dans la cour. Contrairement à Landerneau, ici, il fait un temps magnifique, le soleil encore éblouissant de septembre m'oblige à plisser les yeux. Je ne peux m'empêcher de humer l'air iodé. Je m'oriente telle une boussole vers la mer toute proche, elle n'est qu'à quelques centaines de mètres et, même si je ne la vois pas, je la sens. Mes souvenirs d'enfance me soufflent qu'il s'agit de l'odeur d'une marée basse, mais je ne saurais en être sûre. J'ai envie de sourire, de pleurer. Je suis dans la cour commune du lieu-dit familial.

Il y a trois habitations, celle de mon grand-père dans laquelle il a vécu toute une vie avec sa femme, ma grand-mère, et son fils, mon père. En face, il y a la maison de ma grand-tante dans laquelle ont grandi les huit cousins et cousines de mon père.

Un peu plus loin, dans le fond, il y a le manoir dans lequel tous les ancêtres de ma grand-mère ont vécu, jusqu'au décès de mamie, puis, de mon grand-oncle, célibataire et sans enfant, il y a quelques années.

Quand il est décédé, papi était le seul héritier, faute de moyen et n'en ayant pas non plus l'utilité, il avait fait don du bâtiment à la ville qui devait trouver un projet avant de le rénover. Mais, aucune idée n'avait mis d'accord les équipes municipales qui se sont succédées. Ils ont tout de même alloué une petite somme annuelle à papi pour l'entretien, il avait donc gardé les clefs des lieux et en était en quelque sorte devenu le gardien d'un passé révolu.

Le jardin est débroussaillé deux fois à trois fois par an et il ouvre grand les fenêtres dès que l'air est sec pour déloger l'humidité. Grâce à ses soins, le manoir est toujours en bon état. Même si on n'avait pas le droit de s'y rendre, avec mon frère quand nous étions enfants, nous adorions y jouer à la chasse au trésor…

Et entre le manoir et les maisons, cachée, il y a la pépinière de mamie…

— Ah ! Ça y est ! Tu es enfin rentrée !

Je me tourne vers cette voix familière et ne peux m'empêcher de sourire. Ma grand-tante Yvonne sort de chez elle pour m'accueillir, son torchon encore à la main. Petite comme son frère, elle

m'enlace en se hissant sur la pointe des pieds et m'embrasse d'un baiser sonore sur les deux joues. Il y a tant de tendresse dans ce geste que je me force à sourire pour ne pas me mettre à pleurer.

— Comment vas-tu, tante Yvonne ?

— Bien ! Bien ! Et toi ? Ça s'est bien passé le voyage ? Tu as bien le temps de venir boire un café avec nous ! Viens ! Et toi aussi, Albert ! Viens donc boire un café avec ta petite-fille et ta grande sœur !

Papi feint de vouloir partir, il dit qu'il y a du boulot à la pépinière et qu'il n'a pas que ça à faire que de boire des cafés, mais il manque de conviction. Tante Yvonne est têtue et ne le laissera pas s'en aller.

Elle nous pousse dans sa cuisine, je prends place sur le banc et papi s'installe à côté de moi. Ma grand-tante s'affaire autour de la gazinière pour réchauffer le café filtre qu'elle a fait couler en prévision de la journée. Il en reste juste assez pour nous trois.

D'un geste expert, elle nous apporte dans des tasses à fleurs des années 70 le liquide sombre qui sent délicieusement bon la nostalgie, puis sort une boîte en fer blanc décorée à la manière des faïences de Quimper. Je sais déjà ce qu'il y a à l'intérieur. Cette boîte me faisait rêver, enfant. Je détaillais la petite Bigoudène et le petit Bigouden pendant que les adultes parlaient, mais ce qui m'intéressait le

plus était ce qu'il y avait dedans : les meilleurs biscuits au beurre du monde. Je ne blague pas. On ne plaisante pas avec le beurre salé en Bretagne. Jamais.

— Tiens, ma belle ! Je les ai préparés pour toi ce matin !

— Hé ! Je suis passé cet après-midi ! J'aurais pu en avoir ! se plaint mon grand-père comme un gamin de quatre ans.

— Ce n'est pas bon pour ce que tu as ! rouspète Yvonne en lui tapant sèchement sur la main qu'il avançait vers la boîte. Tu es arrivée à quelle heure à la gare ? Je suis sûre qu'elle a patienté au moins une demi-heure ! Je t'avais dit d'y aller plus tôt !

— Ne t'inquiète pas, tante Yvonne, je n'ai pas poireauté longtemps, dis-je en riant pour cesser les chamailleries fraternelles.

Elle sait que je minimise l'attente et me sourit de tout son dentier. Elle me tend la boîte et me laisse choisir le biscuit que je veux. Je prends le plus épais que je trouve et croque dedans en prenant soin de ne pas en perdre une miette. Le biscuit, le café, papi, tante Yvonne… Non, je ne vais pas pleurer, je vais sourire parce que je leur suis immensément reconnaissante de m'accueillir ainsi les bras grands ouverts. Et je n'oublie pas de manger mon biscuit. Parce qu'il n'y a rien de meilleur au monde. Rien.

— Alors qu'est-ce qu'il s'est passé, mon hermine ? me demande papi en touillant son café.

Je termine mon biscuit, repose ma tasse et repousse ma honte derrière moi, la priant de ne pas me dévorer.

— Pierre et moi, c'est fini.

Ma honte bave dans mon dos. Je ne suis rien, je n'ai rien, je ne suis personne.

— Ah… C'est ça qui est bien avec vous, les jeunes. Quand ça ne marche pas, vous pouvez recommencer ! Il ne m'a jamais plu, donc, bon débarras !

— Quoi ?!

Je suis abasourdie, je n'ai jamais entendu mon grand-père dénigrer quelqu'un de cette manière. Il est toujours prompt à critiquer le travail d'autrui, ça, c'est vrai, mais dire qu'il n'aime pas quelqu'un par principe ? C'était inédit pour moi.

— Tu parles ! Lui et ses grands airs ! Monsieur Je-sais-tout-mieux-que-tout-le-monde ! Bon débarras, moi je dis !

— Et qu'est-ce qu'il s'est passé ? me demande tante Yvonne.

J'entends dans le ton qu'elle prend qu'il y a une compassion sincère, mais aussi une curiosité que, bien que naturelle, je n'ai pas envie d'assouvir.

Je repense aux médecins, au sang dans les toilettes, mes pleurs… Pierre et…

— C'est juste fini…

J'ai du mal à respirer. Ma honte vient de se coller à mon dos et enserre ses bras gluants autour de ma cage thoracique. Elle appuie de plus en plus fort.

— Et qu'est-ce que tu vas faire, ma grande ? me demande tante Yvonne.

Je m'oblige à me ressaisir, j'arrive à garder les yeux secs, mais ma voix fait quelques saccades que je ne peux cacher.

— Je ne sais pas, je vais chercher du travail… Quand j'aurai un peu d'argent, j'essaierai de louer quelque chose et… de recommencer une nouvelle vie ?

Recommencer une nouvelle vie ? Je trompe qui ? Même moi, je ne suis pas convaincue ! Je n'ai absolument rien, pas d'études, pas de vie amoureuse, pas vraiment d'amis, et encore moins d'épargne… Les seules personnes qui m'acceptent sont de ma famille. Je ne vaux rien, je ne suis rien, rien… J'ai trente-deux ans et je n'ai rien de plus que la gamine qui venait dévorer les biscuits ici même. Pire, j'ai l'impression d'avoir moins que lorsque j'étais enfant. Ma honte serre encore plus fort, j'ai mal aux côtes. Tante Yvonne me tend la boîte, les petits Bigoudens se joignent à ma honte pour se moquer de moi. Je baisse les yeux pour ne pas affronter leurs regards et mords dans mon deuxième biscuit.

— C'est comme tu veux, mais il y a toujours du travail à la pépinière, mon hermine. Et pour le logement, il y a la chambre de Yannick.

— Ouais, super, merci papi…

Voilà, j'ai un job chez mon grand-père et je dors dans la chambre d'enfance de mon père. Top. Ma honte relâche son étreinte, mais je la sens s'esclaffer dans mon dos. Oui, je suis risible.

Papi et tante Yvonne se mettent à parler du temps qu'il a fait, du temps qu'il fait et du temps qu'il fera. Il est question de vent, de soleil et de brume.

— Je peux aller à la serre de mamie ? demandé-je, comme lorsque j'étais petite pour pouvoir sortir de table.

— Bien sûr, mon hermine ! Tiens, voici la clé !

Je saisis le trousseau que mon grand-père me tend, sur lequel pend un vieux porte-clés en mousse des années 90, qui vante la qualité de la lessive Persil « lave plus blanc ». Les clés du royaume… Je me lève rapidement avant qu'ils ne lancent un autre sujet qui m'obligerait à rester, ou pire, qui pourrait offrir à ma honte de quoi se repaître.

L'air frais me donne un coup de fouet vivifiant. Je me tourne à nouveau vers la mer. J'hésite un peu, mais non. Ce sera pour plus tard. Je traverse la petite route qui mène au manoir deux cents mètres plus loin et qui sépare la cour de tante Yvonne et

papi et le parking de la serre. Celle que mamie aimait tant. Elle y passait ses journées, été comme hiver, presque sept jours sur sept… Papi y travaillait aussi, bien sûr, mais c'était elle la patronne. Et personne n'aurait jamais osé remettre en question son autorité.

Au premier abord, quand on arrive sur le parking, on ne la voit pas, elle est cachée par un énorme monticule rocheux apparu sous une poussée magmatique il y a environ quatre millions d'années. Avec mon frère, nous disions que le plus gros rocher était une maman éléphant et que les deux plus petits étaient ses éléphanteaux. Nous avons passé des heures à les escalader, je connais la moindre prise ; j'adorais tout particulièrement y grimper les soirs d'été quand la roche avait emmagasiné toute la chaleur du soleil. Je m'y allongeais pour lire mes livres, pour rêver d'une vie d'aventure et pour observer le monde du haut de mon éléphant de trois mètres de haut.

Bien à l'abri derrière notre famille d'éléphants, se trouve la jolie pépinière de mamie, remplie de fleurs, d'arbustes, de jeunes arbres, de plants de légumes et autres plantes qui profitent eux aussi de la chaleur des rochers. Papi ne l'a pas vendue comme on aurait pu s'y attendre quand mamie est décédée. Non, il continue de venir y travailler chaque jour, et de l'entretenir, d'ailleurs, les

montants ont été repeints il y a peu. Elle est presque aussi grande qu'un hangar. La clé tourne facilement dans la serrure graissée et je fais un voyage dans le temps des années en arrière… Les fenêtres sont entrouvertes pour laisser entrer l'air frais. À l'intérieur, la température est plus qu'agréable. Des centaines de plantes de toutes les formes ont pris possession des lieux. C'est juste magnifique. Je ne peux résister à l'envie de prendre une photo dans la lumière du soleil couchant. Des images du passé se superposent au présent. Mamie courbée sur ses plantes, aux petits soins pour elles, qui leur chuchotait des secrets. Moi, dans les jambes de ma grand-mère, lui demandant comment je pouvais l'aider. Elle m'avait appris à reproduire des cactus que j'appelais « les oreilles de Mickey ». Il fallait lui couper une oreille, attendre quelques jours qu'elle sèche, puis la rempoter « avec une pointe d'amour ».

Un sourire léger aux lèvres, je teste du bout des doigts leurs piquants vifs et pleins de santé.

— Qu'est-ce que vous faites là ? La pépinière est fermée.

Je sursaute de peur et m'entaille le doigt au passage. Derrière moi, un homme de mon âge me toise et tend le bras pour me montrer la sortie. J'ai l'impression de le connaître, mais je ne pense pas que ce soit le moment de jouer à « Mais on s'est déjà vus quelque part, non ? » Je suis tellement surprise

que je lui obéis et sors de la serre, rouge. Sans trop savoir où je vais, je me rends vers la maison.

— Et, mais ? Où est-ce que vous croyez aller comme ça ? Le parking est de l'autre côté !

Je ne comprends rien. Mais pourquoi est-ce que je ne parle pas ? Je lis dans son regard qu'un soupçon s'installe dans son esprit. Oh non… Ce n'est pas vrai ! Il pense que je suis une voleuse…

— Ah ! Les jeunes ! Je vois que vous avez fait connaissance ! nous interpelle papi au beau milieu de la cour. Thomas, voici ma petite-fille, Lucie. Lucie, voici Thomas, qui travaille avec moi depuis déjà quelque temps. Mais, vous deviez déjà vous connaître, non ? Vous êtes du même âge.

Et soudain, un rideau s'ouvre sur ma mémoire. Bien sûr, je le connais. C'était avec lui ma toute première fois.

Ce chapitre t'a plu ?

Retrouve-moi sur mon site internet et sur mes réseaux sociaux pour suivre mes secrets d'écriture et être le ou la première à découvrir mes prochaines sorties :



Et abonne-toi à ma newsletter pour ne rien louper des coulisses d'une autrice amoureuse de la mer et des tempêtes bretonnes !

À retrouver sur :
www.ameliepetitpas.fr

Déjà paru

L’envol du Goéland



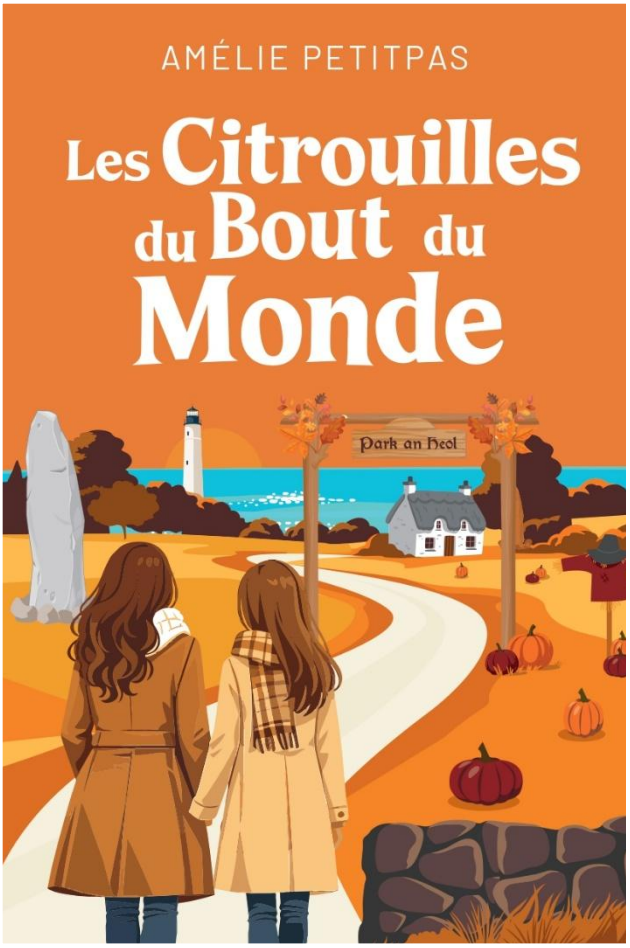
Déjà paru

Neuf mois à l'île de Batz



Déjà paru

Les Citrouilles du Bout du Monde



À propos de l'autrice



Amélie Petitpas est une autrice bretonne qui a passé son enfance au son des vagues se fracassant sur la digue du sillon de Saint-Malo et qui vit aujourd'hui dans le Finistère Nord entre la côte des légendes et Brest.

Elle a à cœur de faire aimer et découvrir la Bretagne et son patrimoine naturel et culturel qu'elle adore, ainsi que de présenter des personnages avec des tempéraments doux, mais qui savent se révéler, sans pour autant s'imposer, quand les obstacles surviennent.

Ses lecteurs sont transportés dans une bulle chaude et réconfortante grâce à ses romans feel-good, assaisonnés d'une pointe de fleur de se